

Série D

PAR HÉLÈNE BRUNET-RIVAILLON
PHOTOS: GUILLAUME RIVIÈRE POUR SO GOOD

Daniel Mendoza Leal est aujourd'hui menacé de mort dans son pays, la Colombie. En cause, sa web-série documentaire *Matarife*, 70 millions de vues YouTube au compteur. Ses trois saisons relatent les atrocités du narco-État érigé par l'ancien président de la République Álvaro Uribe Vélez, proche de Pablo Escobar. Exfiltré en France à l'été 2020, le journaliste et avocat nous reçoit dans le Sud, pour parler du système Uribe, entre cartels de drogue, corruption et assassinats.





“Vous allez voir, c’est un endroit magnifique”, prévient Daniel Mendoza Leal en avançant dans l’allée de graviers qui mène à son refuge, une bâtisse en pierres roses typique d’Occitanie. Pour les habitants de la commune de L’Union, en Haute-Garonne, ce quinquagénaire latino-américain au corps recouvert de tatouages n’est probablement qu’un exilé parmi d’autres. Ici, on accueille volontiers ceux qui fuient la guerre et les régimes autoritaires. C’est une tradition locale qui s’est développée avec l’arrivée de voisins espagnols pendant le régime franquiste, dans les années 1970. Mais le cas de Daniel Mendoza Leal est à part. Depuis deux ans, cet ancien avocat, aujourd’hui journaliste et écrivain à succès, est l’ennemi public n°1 dans son pays, la Colombie. Il est l’auteur et le producteur de la web-série documentaire *Matarife*, littéralement “Boucher”, qui comptabilise 70 millions de vues dans le monde. Lancée sur YouTube au printemps 2020, elle a fait trembler l’État colombien et la classe dominante. En croisant des témoignages et des images d’archives – parfois insoutenables –, le Colombien a mis en lumière la façon dont l’élite

financière et politique au pouvoir pendant trois décennies a érigé et dirigé un narco-État aux pratiques cruelles. Menacé de mort chez lui, le fauteur de troubles a atterri dans cet écrin de verdure du Sud de la France au début de l'été 2020.

Daniel Mendoza Leal traverse les pièces en enfilade, foulant les tomettes d'un pas tranquille. Dans la chambre du bout, un mur est tapissé de portraits photo reliés les uns aux autres par un interminable fil rouge, donnant à l'ensemble l'allure d'une inquiétante toile d'araignée. Cette installation est le dispositif central de *Matarife*: dans la série, le journaliste est souvent filmé en train de punaiser des visages de bourreaux, morts ou vivants. Un cliché d'Álvaro Uribe Vélez, président de la République colombienne de 2002 à 2010, est placé en plein cœur de ce canevas effroyable. Il est le "boucher" du titre de la série. Longtemps, les Colombiens ont surnommé ce petit homme puissant au regard impassible "*L'Innommable*". Accusé



d'avoir commandité ou couvert des centaines d'actes de barbarie, et d'avoir joué un rôle majeur dans l'essor du cartel de Medellín dirigé par Pablo Escobar, l'ancien président ne tolérait aucune critique ou qualification déshonorante, notamment sur les réseaux sociaux. Celles et ceux qui osaient un tweet à charge recevaient immédiatement une pluie de menaces et étaient poursuivis pour diffamation. "*Uribe avait organisé des persécutions judiciaires contre des journalistes, des activistes et des leaders d'opinion*", confirme Mendoza Leal. Mais il en aurait fallu bien plus pour décourager l'ancien avocat. Avec le grand journaliste d'investigation Gonzalo Guillén, il a monté le média indépendant *La Nueva Prensa*, qui enquête sans relâche sur le clan d'Uribe. Le travail de Mendoza et Guillén a notamment contribué à l'arrestation de l'ancien président et à son assignation à résidence, ordonnées par la Cour suprême de justice en 2020. Leur combat a aussi ouvert la possibilité pour quiconque le souhaiterait de qualifier librement l'homme d'État de "*mafieux*", de "*paramilitaire*", d'"*assassin*", de "*corrompu*" ou de "*narco-trafiquant*". Et de "*boucher*", donc.

Le prix de la coke

La première saison de *Matarife* a été diffusée pendant trois mois, à raison d'un épisode de sept minutes par semaine. Mendoza avait choisi ce format pour permettre au plus grand nombre de regarder la série sur un téléphone, dans les transports en commun, même avec un forfait limité. Guylaine Roujol-Perez, journaliste au *Parisien* et spécialiste

de la Colombie, a été la première en France à publier un article sur ce phénomène. Elle consacre également de nombreux chapitres à l'histoire de Daniel Mendoza Leal dans son livre *Dans les pas d'Álvaro Uribe Vélez, le président de la mafia*, publié en avril dernier aux éditions Fauves. "*Les gens attendaient vraiment le vendredi de Matarife, se souvient-elle. On se reflat le lien. La série a touché beaucoup de monde, et certains uribistes (partisans du président Uribe, NDLR) ont changé de point de vue après l'avoir vue.*" Si ce feuilleton documentaire populaire ne contient aucune révélation à proprement parler, il a permis à des millions de Colombiens, notamment ceux ayant un faible accès à l'information, de découvrir le système abject instauré par Álvaro Uribe Vélez, main dans la main avec les milices paramilitaires et les grands cartels de la drogue. La Colombie est en effet le premier producteur de cocaïne au monde. Et une grande partie de la population paie le prix fort de ce négoce. Avant d'accéder au sommet de l'État, Uribe a occupé les fonctions de sénateur et de gouverneur du département d'Antioquia, situé au nord-ouest du pays, et dont la capitale est Medellín. Il a également dirigé l'aviation civile au début des années 1980. Un poste hautement stratégique dont il s'est servi pour favoriser l'intensification des activités du cartel de Pablo Escobar, en lui distribuant des licences de vol et en autorisant l'accès des pistes aux cargaisons illicites. Installé dans son sofa, Daniel Mendoza Leal s'emporte contre le milieu dont il est lui-même issu: "*L'élite colombienne est sociopathe, juge-t-il. Tout ce qui importe pour ces gens, c'est d'avoir de l'argent, des belles voitures, des villas sur la côte, des chevaux et des maisons de campagne. Pour eux, tout ça compte plus que des vies humaines!*" Car pour assurer la pérennité du juteux narco-business dont la majorité de la classe aisée du pays bénéficie, directement ou indirectement, Álvaro Uribe Vélez a fait régner la terreur. Le scénario de *Matarife* est un puzzle dont les pièces sont des barons de la drogue – Pablo Escobar, Fabio Ochoa Vásquez –, des groupes paramilitaires sanguinaires – les Autodefensas Unidas de Colombia, les Doce Apostoles, le Bloc Metro, la Oficina de Envigado, les Aguilas Negras –, des propriétés luxueuses,

S'engager:

Pour soutenir l'équipe de la série, rejoignez les comptes Instagram [oficialmatarife](#) et [@matarifeco](#) sur Twitter. Amnesty International mène de nombreuses actions en faveur des défenseurs des droits de l'homme dans le monde: vous pouvez aider en tant que bénévole ou donateur. La Cimade accompagne les réfugiés et les migrants. Faites donc un tour sur la boutique de l'ONG et embarquez un T-shirt "*La liberté n'a pas de frontière*" dans vos valises cet été!

"Nous avons conçu la web-série *Matarife* comme une arme de subversion pour que le peuple colombien se réveille enfin."

Daniel Mendoza Leal, journaliste, écrivain et auteur de la série



des laboratoires de transformation de cocaïne – La Carolina, Tranquilandia – et des villages anéantis par la barbarie – El Salado, El Aro. À l'écran, des bourreaux repentis, des victimes rescapées et des enquêteurs rapportent des dizaines de scènes d'abomination: démembrements à la tronçonneuse *ante et post mortem*, viols, décapitations, nourrissons rossés devant leurs mères. *"C'est un véritable génocide!"*, s'insurge Mendoza Leal. La série revient aussi sur la tragédie des "faux positifs", ces milliers de civils enlevés, déguisés de force en guérilleros et assassinés pour gonfler les résultats de l'armée dans sa lutte pour la "sécurité" du pays et pour rassurer les citoyens (*voir encadré*).

Exfiltration discrète

Au début de l'été 2020, la France sort progressivement d'une longue période de confinement et les déplacements sont encore très limités. Le samedi 27 juin, l'aéroport

d'Orly est quasiment vide. Dans un hall désert, un petit comité d'accueil composé de quelques officiels et de membres de l'ONG Amnesty International observe les individus qui débarquent de l'un des premiers vols reliant Bogota à Paris depuis la réouverture des frontières, et scrute les visages à demi dissimulés derrière les masques chirurgicaux. Le diplomate François Croquette, qui était ambassadeur pour les droits de l'homme à l'époque, se souvient précisément de la scène: *"J'avais une photo de Daniel et la description que m'en avaient faite les collègues de l'ambassade de France à Bogota. Nous attendions un homme barbu avec un chien."* Il apparaît les traits tirés, vêtu d'un jean et d'un blouson en cuir, un sac banane autour de la taille. Sa vie a basculé quelques semaines plus tôt. *"Un informateur a appelé un sénateur pour le prévenir que j'étais recherché par les Aguilas Negras (les Aigles noirs, des paramilitaires impitoyables,*

NDLR) et par la Oficina de Envigado (une organisation criminelle fondée par des sicaires du cartel de Medellín, ndlr), rembobine le lanceur d'alerte. Le sénateur a enregistré l'appel et il a transmis cet enregistrement à la Fondation pour la liberté de la presse, laquelle a publié un communiqué adressé à la Cour interaméricaine des droits de l'homme." Dès lors, il se planque chez des amis, se déplace dans des coffres de voiture, change de téléphone tous les trois jours. *"Je savais qu'ils allaient me tuer"*, affirme-t-il. C'était compter sans la bienveillance et l'entregent d'une journaliste de RFI à laquelle il confie sa situation à l'antenne. Elle alerte Amnesty International, laquelle obtient que Mendoza soit hébergé à l'ambassade de France pendant une vingtaine de jours, et son exfiltration vers Paris s'organise dans la plus grande discrétion. *"L'ambassade n'a averti le gouvernement colombien que quinze minutes avant le décollage de son avion pour qu'il ne soit pas arrêté à l'aéroport"*, se remémore Giulia Gelot, étudiante en droit et bénévole à Amnesty International. Quitte à frôler la crise diplomatique? *"Notre ambassade et les directions compétentes du ministère ont estimé que le risque pesant sur la vie d'un défenseur des droits humains était tellement fort que ça devait l'emporter sur d'autres considérations, justifie François Croquette. Il arrive encore que l'on fasse primer la vie d'un homme sur des considérations diplomatiques. Bien sûr, tout cela était entouré d'une totale confidentialité. Il n'y a eu aucune communication ni mise en avant de cette décision."* Mais, inévitablement, ce passager un peu particulier n'est pas passé inaperçu au cours du voyage. *"Il a été reconnu par une hôtesse, rapporte la bénévole. Et dans l'avion, beaucoup de jeunes l'ont félicité pour son travail. Il est très connu là-bas."* En France, quelques coups de fil suffisent à lui trouver le refuge idéal. Jean-Pierre Bel, ancien président du Sénat de 2011 à 2014, contacte Marc Péré, le maire de L'Union, qui offre l'asile à Mendoza sans tergiverser. *"Je n'ai pas hésité une seconde, assure-il sereinement. Quelqu'un qui combat l'extrême droite et la mafia en Amérique du Sud, il faut évidemment l'aider. Je m'inscris dans une tradition de lutte antifasciste."* L'intégration du militant se passe dans les meilleures

conditions, mais il continue à se sentir en danger, malgré les milliers de kilomètres qui le séparent de sa patrie. Il a parfois l'impression qu'on le prend en photo, il s'alarme lorsqu'une voiture se gare devant chez lui. En parallèle de ses activités au sein d'Amnesty International, Giulia Gelot effectue un stage au cabinet de Constance Ambroselli, avocate spécialiste en droit des étrangers et bonne connaissance de l'Amérique latine. "Quand Giulia m'a demandé de défendre les intérêts de Daniel, je me suis tournée vers mon réseau pour connaître l'impact de ses actions en Colombie et à l'extérieur", se rappelle la juriste. Les informations qu'on lui transmet ne sont pas de nature à la rassurer. Elle prend la décision de ne pas recevoir son client au cabinet et de communiquer par voix cryptée. "Je le voyais dans l'enceinte du Tribunal judiciaire de Paris, relate Maître Ambroselli. C'était assez inconfortable, mais au moins j'avais une protection policière de facto."

"Un fils à papa qui a rué dans les brancards"

Daniel Mendoza Leal a tout quitté pour sauver sa peau. Mais ce n'est pas la première grande rupture dans sa vie tumultueuse. Né dans une famille riche, il voit son adolescence insouciance bouleversée quand, à 17 ans, il tombe éperdument amoureux de Carmen, une des employées de maison. L'inégalité entre eux le révolte. Elle mange seule face à un mur après avoir servi ses patrons, n'est pas autorisée à se baigner dans la piscine avec eux et dort dans un cagibi. Tout cela éveille brutalement la conscience sociale du jeune homme. Après une scolarité mouvementée, il tente de rentrer dans le moule en devenant avocat dans une banque. Mais il ne se sent pas à sa place et se noie dans les excès. Son premier roman, *El diablo es dios*, fait scandale à sa sortie en 2013. Mendoza y livre une critique acerbe de l'élite sur fond de chronique tendance sexe, drogue et rock'n'roll. Lorsque Guylaine Roujol-Perez entend parler de lui pour la première fois en 2020, on lui décrit le personnage comme "un fils à papa qui a rué dans les brancards". Pendant des années, ce garçon de bonne famille a

Faux positifs

Des milliers de civils colombiens se sont volatilisés dans d'étranges circonstances au cours des années 1990 et 2000. Le scandale a éclaté en 2008: pour doper les résultats officiels de la lutte contre la guérilla, l'armée a exécuté des milliers d'innocents. Les militaires appâtaient des gens modestes en leur proposant du travail, puis ils les enlevaient et les assassinaient à des milliers de kilomètres de chez eux en les faisant passer pour des guérilleros.

fréquenté El Nogal, un luxueux club privé où entrepreneurs, politiques et banquiers trinquaient en toute impunité avec des narcotrafiquants et des paramilitaires. Plus tard, il est exclu de ce haut lieu de la corruption colombienne en raison des affaires qu'il dénonce et qui mettent en cause bon nombre de ses membres. César Andrade, le réalisateur de la web-série, s'est infiltré dans le club pour y tourner des images exclusives. Le processus narratif de *Matarife* est assez éloigné des méthodes journalistiques. "Nous avons conçu la série comme une arme de subversion pour que le peuple colombien se réveille enfin", revendique Daniel Mendoza en assumant son recours aux codes du roman noir et du thriller psychologique, ainsi que quelques artifices. Au générique de la première saison, une longue liste de professionnels et de boîtes de production internationales

laissait penser qu'il s'agissait d'une superproduction. Pourtant, Mendoza et Andrade ont bricolé les premiers épisodes à la hâte, dans le sous-sol d'un restaurant de Bogota, avec une caméra prêtée. Tous ces noms n'étaient qu'un coup de bluff pour faire monter la mayonnaise et dissuader Uribe d'agir. Le stratagème est révélé dans la deuxième saison, tournée en France, dans un style bien plus travaillé. Pour le troisième opus, l'équipe s'est rendue au Pérou, en Bolivie et au Mexique, histoire de montrer les ramifications de la machine Uribe au-delà des frontières, notamment avec le cartel de Sinaloa fondé par El Chapo Guzmán. *Matarife* a reçu de nombreux prix dans des festivals en Colombie et en Europe. Et son succès a probablement contribué à l'engouement du peuple colombien pour le candidat d'opposition Gustavo Petro, l'ancien maire de Bogota, élu le 19 juin dernier.

SoGood TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR HBR

